

THOMAS ROSIER

Un monde  
de salauds souriants

roman

*ACTES SUD*



## LUCAS

Comme tout le monde, j'y fais pas gaffe au début. Maintenant je vois qu'eux. Seize arbres en tout, même si je crois qu'en fait le chiffre ça veut rien dire. Ils sont là, plus ou moins discrets, on sait pas trop ce qu'ils pensent, le vent d'ouest leur a tous un peu penché la tête. À mon avis c'est des chênes. Ils remplissent l'espace, ils étirent le volume en arrêtant les bords. Tout autour, au milieu, à leurs pieds, c'est la fête. La grosse teuf. Du rouge éclate partout et le blanc des fringues nous éblouit presque. Les mouvements sont bien synchrones mais chacun dans leur coin, et dans l'ensemble les gens sont déjà un peu pétés. Joyeusement pétés. C'est pas pour autant que ça s'arrête.

Y en a quand même qu'ont l'air de moins s'amuser, visiblement pris par des conversations sérieuses, ou convenues. Au fond j'en aperçois un qui s'en va carrément, les mains dans le dos, à petits pas. Il doit pas avoir la tête à la bringue celui-là, des fois ça arrive, il paraît qu'il faut pas se forcer. Peut-être qu'il attendait que quelqu'un le retienne... Moi, je pense qu'on a le droit de quitter une teuf quand on a eu sa dose, de filer à l'anglaise, comme ça, sans rendre de compte. J'aime pas qu'on force les

gens à quoi que ce soit. De toute façon qu'on dise au revoir ou pas, personne s'en souvient le lendemain, alors bon.

Devant, là, c'est autre chose : c'est de plus en plus chaud ! Y en a deux qui s'emballent déjà. Et puis c'est encore un truc que je remarque plus, alors que la première fois j'arrivais pas à m'en détacher : ça bande dur sous les pantalons ! Les braguettes sont tendues, on sent bien que les mecs ont la dalle et qu'ils attendent ça depuis un bon moment. Faut pas rater le coche. Les filles, hein, sont pas dupes, on se mate, on se jauge, on se tourne autour, on fait semblant de danser comme il faut, mais on est là pour ça. Oh oui, bien sûr, ça empêche pas d'avoir des conversations intéressantes, d'apprendre des choses, de se marrer pour des conneries et puis c'est l'occasion de se demander des nouvelles et de revoir les potes qu'on a pas vus depuis longtemps, ben ouais c'est un moment de socialisation, on peut dire, mais au fond tout le monde le sait : en fait ça bringue avant tout pour s'en coller une bonne et essayer de choper.

Moi j'aime bien cette franchise assumée.

J'aimerais bien avoir la même.

Parce que bon, on voit bien comment tout ça va finir : dans les fourrés, les fossés, à rigoler, à se lancer des cochonneries, à se peloter gentiment, peut-être même que les prochaines noces seront déjà en gestation. Mais bon, moi, je serai encore tout seul dans mon lit, comme d'hab, je verrai rien de ce qu'il se passe dans les fourrés, et c'est tant mieux : c'est assez humiliant comme ça.

Je suis pas si mal, allongé dans mon lit. Je continue de contempler cette image fixe, un tableau

peint par Bruegel l'Ancien quelque part entre la Belgique et la Hollande y a quelques siècles. J'ai pas mal zoné sur internet. *La Danse de la mariée en plein air*, ça s'appelle. Et puis j'essaie une fois de plus de bloquer sur quelques détails qui m'auraient encore échappé, ou plus exactement sur les variations de mes perceptions. Par exemple je regarde de plus en plus les marges d'impression de la reproduction. Elles sont fines en bas et sur le côté gauche, trois fois plus larges à droite et en haut, mais uniformément jaunies et parsemées de chiures de mouches. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est la marge, la dissymétrie, ou le cadre qui m'interpellent ? Ou c'est les chiures de mouches qui comptent le temps ? Ces réflexions... Comment dire, en fait j'essaie de passer rapidos à autre chose parce que ce genre de questions, même si j'aime bien ça, me donne assez vite mal au ventre, la salive d'un coup plein la bouche, je déglutis en rafales. Pas le choix, faut pas que je me laisse aller, j'ai pas beaucoup de marge. Je me reconcentre vite fait sur les chênes pour bloquer la nausée. J'espère que ça va passer. Cinq heures du mat'. Dans une heure les premiers bruits des autres résonneront dans la maison, comme une espèce de naufrage bienvenu, ce sera l'heure de s'endormir. J'éteins la lumière, tout est noir. Tout est calme. Normalement ça devrait passer.

Les milieux d'après sont eux aussi toujours silencieux, aujourd'hui mes deux darons sont au taf, les voisins aussi, ceux qu'ont pas de boulot se tiennent tranquilles. C'est le genre de moment où je fais ça. C'est comme les visites virtuelles de musées, ça entretient je trouve, ça stimule. J'aime bien. Alors je reste allongé dans mon lit comme ça, je ferme les yeux, et là j'explore mentalement toute ma chambre. Après je les rouvre et je cherche les erreurs. J'en fais presque plus.

Y a mon corps étalé sur le lit, la tête dans l'angle des murs et les pieds pas loin de pendre dans le vide. Le lit, il a la largeur côté rue, et la longueur côté couloir. La porte au bout est fermée, à clef, et au-dessus de la poignée en aluminium, un peu à droite, la peinture blanche s'est écaillée sur une petite surface oblongue. Je sais plus pourquoi. Après y a le mur d'en face, où tout commence avec le butoir de la porte vissé dans le plancher, rond, immuable, caoutchouc blanc cassé et laiton. Ensuite, à hauteur des yeux, l'affiche du tableau de Bruegel, bien éclairée à l'époque où je fermais pas les volets. Elle est maintenue par des punaises, une rouge en haut à gauche, deux vertes à droite, une jaune dans

le dernier coin. Et puis plus à droite le plafond commence à descendre, en fait le volume de mon cube est cisailé par le toit. Y a un meuble étagère avec quatre rayons, celui du bas pour les livres, le deuxième pour les DVD, le troisième pour les jeux vidéo et un porte-encens. Tout prend la poussière bien sûr. Sur le dernier rayon y a un fatras d'objets glanés tout au long de mon existence : un galet bicolore ramassé sur la plage sur un sous-bock hollandais à côté d'une balle de golf et de la bille verte devant le cendrier en buis avec à l'intérieur quelques élastiques plus deux ou trois trombones et une épingle à nourrice de taille moyenne sans compter un opinel et un bouton noir à quatre trous et un petit plan de poche du métro parisien qui des fois tombe juste derrière sur l'enveloppe rouge vierge et vide qui pourrait servir, coincée par des post-it jaunes et bleus et roses comme une glace napolitaine et par une balle antistress noircie par la sueur calée par un bout de coquillage peut-être de moule en tout cas irisé à mort. Il me semble qu'y a aussi d'autres trucs... Ah oui peut-être bien un chargeur d'iPhone et un stylo du Melun FC qu'on avait dû vendre aux gens du quartier, l'année où j'ai fait du foot. Il faudra que je vérifie en rouvrant les yeux, je les ai peut-être déplacés dans le placard, la prochaine étape du panoramique. Celui-là je l'imagine pas trop précisément, je synthétise. C'est comme les bouquins, les DVD et les jeux vidéo, si j'en retiens la liste exhaustive les murs vont encore se rapprocher de moi. Je l'ai fait pour les bibelots, je me suis rendu compte après que j'aurais pas dû.

Le plafond continue à descendre jusqu'à ce qu'il soit coupé par le troisième mur. C'est là qu'y a le

placard. Deux portes coulissantes en faux bois, et derrière : mes fringues. Au niveau du sol, sur le côté, y a la trappe du réduit. J'ai découvert qu'elle s'ouvrait quand j'étais gamin. Ça me semblait inconcevable que cette trappe soit mobile mais un jour, je sais pas bien pourquoi, j'ai essayé de l'ouvrir et j'y suis arrivé du premier coup, sans forcer. C'était et ça reste pas grand, mais en m'y prenant bien j'arrive encore à passer la tête et les épaules dedans, et puis tout le reste. Ce sont les confins du grenier, un espace minuscule coincé entre la toiture et le plafond de l'entrée. La première fois, y avait de la vieille laine de verre et des toiles d'araignées qui pendouillaient partout, on voyait le dessous des tuiles, j'avais l'impression d'être le premier visiteur moderne d'une grotte préhistorique, de poser mon regard sur quelque chose qu'avait pas été regardé depuis très longtemps et qu'était pas destiné à l'être. En quelques nuits, très discrètement, j'ai enroulé les toiles d'araignées autour d'un tube en carton de sopalin, j'ai recoincé la laine de verre entre les chevrons avec du scotch et des punaises, et j'ai enlevé le plus gros de la poussière sur la dalle de béton.

C'était dégueulasse, mais comme c'est minuscule c'est allé assez vite : mon réduit était prêt.

Je me disais que ça me faisait une autre pièce, secrète, juste pour moi, et que je pourrais m'y déployer tant que je voulais. Ça serait mon royaume exclusif, une extension de moi, rien qu'à moi. Je veux dire un coin qui existe que parce que je sais qu'il existe. Mais mon réduit était toujours très poussiéreux, toujours trop petit pour un univers complet, bref, j'allais pas non plus y rester des heures. Ça m'a donc surtout servi de coffre-fort. C'est là

que j'ai planqué tout ce que je voulais garder secret et qu'il était donc hors de question que ma mère trouve quand elle venait encore dans ma chambre. J'y ai mis une boîte avec toutes les traces intimes de mes émois amoureux, les petits mots sur les cahiers, le papier du bonbon offert par Jennifer Régnier en cinquième, les adresses échangées pendant les colos pleines de promesses suspendues. Et puis... j'y ai aussi planqué une demi-douzaine de revues pornos. Cinq, en fait.

Je les sors, des fois.

Au fil des années j'y ai entassé d'autres souvenirs, d'autres boîtes remplies de traces archéologiques de ma propre existence, des objets qu'avaient plus leur place dans ma chambre mais que je voulais pas jeter, comme ce poster des Doors qu'avait veillé sur toute mon adolescence alors qu'en fait je suis né vingt-cinq ans après la mort de Jim Morrison. Aujourd'hui je sais pas si j'arriverais à entrer tout entier dans mon réduit tellement j'y ai accumulé de choses. Ou peut-être bien que j'y entrerais très facilement, qu'y aurait pas tant de traces que ça, et que leur médiocrité et leur vacuité me décevraient jusqu'à la moelle. C'est pour ça que je veux pas imaginer trop précisément mon réduit, j'ai trop peur de faire face à l'absence de ma nature – hey, pas mal ça, faudra que je note. Donc dans mon panoramique mental je vois les deux portes coulissantes, les tas de fringues et la petite trappe dans le mur, c'est tout et c'est bien comme ça.

Merde, comme souvent j'ai ouvert les yeux sans m'en rendre compte en pensant à mon réduit. Je regarde que le plafond, mais j'ai plus bien envie de jouer à me concentrer. C'est toujours à la fin

du panoramique que je fais le plus d'erreurs de toute façon. Je regarde rapidement les dernières étapes manquantes : après le placard, mon bureau avec mon ordi posé dessus, mon casque audio, ma chaise, la corbeille à papier et puis l'angle, hop, on tourne pour arriver au point de départ, sur ce pan de mur y a guère que la fenêtre et le radiateur en fonte au-dessous, ma table de chevet et de nouveau ma tête posée sur l'oreiller. Un jour peut-être je changerai mon lit de place pour avoir cette partie-là bien en face de moi. J'ai essayé une fois de mettre le plumard en plein milieu de la pièce, mais en fait ça l'a pas fait. Le reste rentrait pas c'était galère, et puis les quatre côtés du pieu ouverts non vraiment, mauvaise idée.

Dehors j'entends un groupe de jeunes, ils rentrent du collègue, j'imagine. Je les entends raconter leurs conneries et se pousser sur les bagnoles. La moitié de ce qu'ils braillent sont des insultes, je suis pas si vieux mais j'en comprends déjà plus la moitié. La masse informe et anonyme passe sous ma fenêtre : j'espère qu'ils vont pas jeter un caillou sur mes volets comme l'autre fois.

On se regarde en silence, le tableau et moi. Les noceurs ont l'air de se connaître, de près ou de loin. Même ceux qui se connaissent pas font comme si. Un lointain parent, les voisins des cousins, les enfants de la nourrice, y a un lien qui traîne, forcément. Ils se ressemblent physiquement d'ailleurs, tous un peu gros, tous un peu roux. Et puis les regards, les postures, la manière dont les corps sont assemblés indiquent que cette petite foule est... comment dire... familière à elle-même. Combien de kilomètres ont parcourus les noceurs les plus exotiques ? Dix ? Vingt ? Cinquante ? Pas plus d'une journée de cheval, ça me semble évident. Peut-être que je me plante, mais à mon avis y a que Bruegel et son comparse Franckert qu'ont vu du pays, qu'habitent la ville et qu'ont déjà gravé en eux l'expérience de l'anonymat. Ils arrivent habillés comme des paysans, se présentent comme les oncles ou les neveux des cousins éloignés de la mariée, les félicitent, leur offrent quelques draperies ou de la vaisselle pour dissiper tout malentendu, et puis ils prennent une chopine de bière au tonneau et se mêlent aux danseurs, font la ronde, et arrivent quelquefois à séduire une jeune paysanne à la nuit tombée. Ils se tapent l'incruste quoi, autant par goût

de la fête que par curiosité sociale. Bruegel observe ces campagnards dans toute leur spontanéité, il photographie des images de son regard fixe et il les range dans sa mémoire, les scènes, les situations, les tenues et les visages, les paysages et quelquefois une composition d'ensemble. Il en fera un tableau à son retour dans son atelier d'Anvers et puis il le vendra à Franc-kert, ou alors il attendra des années avant que le visage de cette jolie paysanne rousse ressurgisse d'un coup et qu'il doive la peindre sans délai pour pas l'oublier une seconde fois.

J'ai vu sur internet que ce tableau était daté de 1566, ou par là. En fait il y a différents ensembles dans la composition, chacun d'environ vingt-cinq personnes, soit, selon mes comptes, cent dix-sept personnages en tout. Dont une trentaine dont on distingue clairement les traits. Plus quatre-vingt-dix anonymes qui forment une masse conviviale.

J'ai lu sur internet que la population mondiale au XVI<sup>e</sup> siècle tournait autour de cinq cents millions d'individus, dont un cinquième en Europe. Cent millions de personnes, c'est à peu près le rythme annuel de la croissance démographique mondiale aujourd'hui : cent millions de plus tous les ans nous sommes, une Europe du XVI<sup>e</sup> siècle chaque année. Combien d'habitants alors dans les Dix-Sept Provinces de Bruegel ? Deux, trois millions ?

Bref, proportionnellement y aurait aujourd'hui mille sept cents invités à la danse de la mariée en plein air.

Elle aurait pas les moyens.

Le nombre de ses potes, à la jeune mariée, il serait vachement plus restreint aujourd'hui, ça irait mouiller moins loin. Bon, en fait, beaucoup plus que le mien, mais c'est pas la question.

Moi j'aurais pu naître là, dans les Flandres du XVI<sup>e</sup>, après tout c'est qu'une question de hasard, et je connaîtrais tous mes voisins, et même tous les gens du village, et même pas mal des environs, et quand un peintre et son mécène arriveraient incognito à un mariage ça me troublerait pas plus que les autres parce qu'ils feraient partie de ces étrangers connus, de cette altérité familière, ils seraient que variations dans un cadre fixe. Moi aussi un jour j'aurais eu une jeune mariée, enfin peut-être, et on aurait fait une grosse bringue, même si possiblement tous les villageois auraient fini par me saouler : si ça se trouve j'aurais vite plus supporté de voir leurs gueules tous les jours et d'entendre leurs blagues répétées cent fois. Mais bon au moins ils seraient là, ils seraient comme un entourage, un alentour, un premier plan qui donnerait sa profondeur au champ.

Hey, je vais noter ça tout de suite.

J'entends : on sonne à la porte en bas. Ça me décolle direct les yeux du tableau, je les fixe dans mes oreilles. Ma mère ouvre et des voix d'enfants veulent lui vendre des parts de gâteaux pour je sais pas quelle cause, un voyage scolaire à la con ou des nouveaux maillots pour le club de basket. Le coup des stylos doit plus aussi bien marcher qu'avant. Est-ce qu'y a un peintre déguisé en parent d'élève avec eux ? Est-ce qu'il va peindre ma fenêtre de chambre et ses volets clos ? Est-ce que, dans cinq siècles, quelqu'un regardera sa toile en enviant cet univers simple d'écoliers, de parents d'élèves et de pavillons ? Je crois pas. En fait, à mon avis, non. Peut-être. La porte se referme et le petit groupe s'éloigne.

J'en sais rien pour les autres, mais moi, j'ai du mal à voir comment m'en sortir au milieu de sept ou huit

milliards de gens. Ça en fait un paquet, des autres. J'aimais pas, petit, aller à la cantine au milieu de tous ces enfants bruyants, encadrés par des adultes énervés qu'étaient pas mes parents ni mes instits, ni autoritaires ni bienveillants. Comme un mouton je me sentais, au milieu d'un énorme troupeau. J'aimais pas non plus prendre le bus parce que bon, je crois que risquer d'être noyé une fois de plus dans des relations imposées m'effrayait. Parlons pas des colonies de vacances, qui représentaient pour moi des sortes de camps de concentration destinés à délivrer les parents de leur progéniture. Fallait pas les faire, hein ! En fait une fois que j'y étais j'aimais bien la colo, mais bon, avant d'y aller j'aimais pas. Tout bien considéré, il s'agissait dans chaque cas que de quelques centaines d'enfants tout au plus : le monde des adultes recelait une multitude infiniment plus vertigineuse, j'ai compris après. L'enfance était qu'un petit aquarium avant qu'on me largue dans le grand océan plein de concurrents, d'ennemis et de gêneurs, foisonnant d'individus prêts à me porter aux nues ou à me lapider pour les mêmes mauvaises raisons superficielles, regorgeant d'amis insupportables et d'ennemis brillants, classant, jugeant, attendant, brisant. Un monde de salauds souriants qui vous tape sur l'épaule que pour y prendre appui, pour lequel j'étais mal préparé. Des fois je me dis qu'avoir une frangine ou un frangin m'aurait aidé. J'ai pas compris le jeu, les règles, être sympa, chaleureux, tout ça, mais surtout rien faire passer par là, voir en dessous, voir au-delà. Se repérer dans le jeu de miroirs.